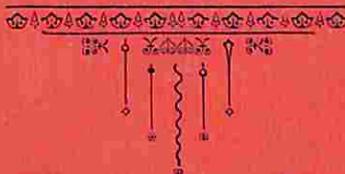

PROTECTORAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU MAROC

R A P P O R T
D E

M. l'Officier Interprète de 1^{re} classe **MARTY**,
Directeur du Collège Musulman de Fez
sur le fonctionnement de cet Etablissement, pendant l'année scolaire 1922-1923.

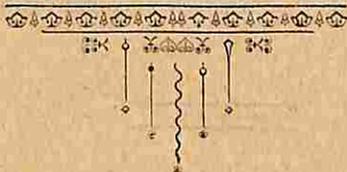




PROTECTORAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE AU MAROC

RAPPORT
DE

M. l'Officier Interprète de 1^{re} classe **MARTY**,
Directeur du Collège Musulman de Fez
sur le fonctionnement de cet Etablissement, pendant l'année scolaire 1922-1923.



SOMMAIRE

I° La vie intérieure du Collège

Assiduité

Discipline

Santé

Programmes

Cours

L'enseignement commercial

Professeur principal

Petits marocains et petits français

Promotion de sortie.

II° Association des Anciens Elèves

III° Conférences littéraires

IV° Les visiteurs

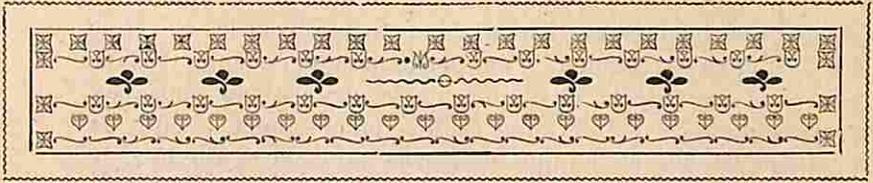
V° L'expérience algérienne : Collèges arabes- français et Médersas

VI° Nos collèges musulmans

A — Leur nécessité

B. — Assises et orientation





I. La vie intérieure du Collège.

Notre vie intérieure s'est déroulée, au jour le jour, sans le moindre incident, dans une parfaite harmonie, et avec cette fidélité au règlement, dont "l'Imitation" fait la suprême vertu des communautés.

Il n'y a rien à dire sur *l'assiduité* aux cours : elle a été normale : 90 % de moyenne. En dehors des heures de cours, les enfants restent volontiers dans leur clair et gai collège. Certains soirs, on est obligé de les renvoyer d'office, la nuit tombée. Les jours de vacances, il y en a toujours deux ou trois douzaines à jouer dans la cour ou à repasser leurs leçons sous les arbres du jardin.

Il en va de même pour la *discipline*, qui est très satisfaisante. Espiègles et taquins à leurs heures, bruyants même parfois, mais à détente irrégulière, les jeunes Marocains sont généralement très dociles. Leurs manquements à la discipline consistent à peu près uniquement en arrivées retardataires, en réponses trop vives à leurs professeurs, et surtout au surveillant général, en querelles d'élèves enfin. L'intervention du surveillant général suffit en général à ramener la paix. Je n'ai guère eu à intervenir personnellement que par quelques semonces plus sévères, par quelques billets aux familles, et une fois par un renvoi provisoire au tuteur, aux fins de bastonnade pédagogique : Le jeune M'Hammed Mokri avait en effet pratiqué une école buissonnière, qui l'avait conduit à Meknès.

Au surplus, je suis resté en contact permanent avec les parents, à qui j'ai rendu souvent visite et qui sont venus me voir, ainsi qu'avec le comité de perfectionnement, qui s'est réuni à plusieurs reprises au Collège.

La santé s'est maintenue excellente : des rhumes, quelques cas de gale et de teigne, quelques accidents blénorrhagiques ou syphilitiques ; des crises de paludisme, en résumé rien de grave. Pas de décès.

Les programmes, sont, pour l'instant, très exactement au

point. Les professeurs les ont bien en mains et les élèves se les assimilent très bien. Une petite lacune cependant dans l'enseignement de la physique. La *chaleur* a été omise au programme. Je l'ai rétablie d'office en 3^{me} année à côté de *l'optique*. Donc, en ce qui concerne le Collège de Fez, je demande instamment que les programmes ne soient l'objet d'aucune modification.

Peu de remarque particulières sur les *cours*.

Les langues et littératures française et arabe ont toujours la haute cote. Les enfants les étudient avec passion, de même qu'ils s'assimilent très bien les grammaires des deux langues.

Préparés par les subtilités de leur langue à saisir les nuances si délicates de la nôtre, avec une facilité qui a frappé quelques uns de nos visiteurs, les jeunes Fassi tirent un profit rapide de l'étude du français et de la littérature.

La sixième année, par exemple, comporte l'étude des XVIII^{me} et XIX^{me} siècle. Du XVIII^{me} siècle ils goûtent fort la clarté souveraine, ce qui ne les empêche pas, d'esprit caustique comme tous les Fassi, d'entendre d'emblée la raillerie d'un Voltaire ou d'un Beaumarchais. La tâche du professeur a été de réfréner un peu ces enthousiasmes dissolvants, et sans voiler ce qui demeure du grand effort critique du XVIII^{me} siècle, d'insister avec force sur ses limites assez étroites. D'ailleurs, de Montesquieu et de Buffon, il était aisé de tirer des leçons plus solides et plus durables.

Le XIX^{me} siècle, troublé, mêlé, ne les charme pas autant. Les cadences de Chateaubriand, le rythme de Lamartine, la rhétorique de Hugo, ont un moindre prestige que les cris d'un Rousseau, l'ironie d'un Voltaire ou les grâces d'un Marivaux.

Dans l'ensemble, le profit tiré par nos élèves des études littéraires, paraît sérieux. Certaines délicatesses de nos mœurs s'insinuent par elles chez ces jeunes gens. Elles les ouvrent aux salutaires influences de notre civilisation, dont on leur a épargné par ailleurs les aspects purement négatifs.

Des résultats plus immédiats aussi : l'habitude des rédactions claires, un certain sens de l'enchaînement des idées ; l'acquisition d'un vocabulaire abondant et choisi, et pour les classes inférieures une rectification de diction absolument nécessaire. C'est un point sur lequel il faut particulièrement insister, car leur prononciation de début est généralement fort défectueuse.

Pour les meilleurs d'entre les étudiants, *l'histoire* participe de leur engouement pour la littérature. Il faut bien meubler ces jeunes têtes de dates et de faits, qu'on ne saurait négliger, mais on s'attache à leur montrer, à côté de la lutte des peu-

ples, la collaboration des races, jadis conçue par Alexandre, reprise même au moyen âge par les Etats français d'Orient, et qui a toujours dicté la politique de nos divers gouvernements dans nos relations avec l'Empire Ottoman et l'Islam.

Celui-ci d'ailleurs abonde en belles pages d'histoire, en périodes de grandeur morale sur lesquelles évidemment s'arrête le professeur, sans négliger de signaler les causes de décadence.

Fils souvent de commerçants, et mal préparés, du moins pour les aînés, à saisir cette liaison complexe et rigoureuse des faits, qu'est la *géographie* physique, les Fassi s'intéressent de préférence à la géographie politique et économique. Leur donner des faits précis, leur tracer à grand traits l'état présent du monde, telle a été, en 6^{me} et en 4^{me} année, la tâche du professeur.

Pour les plus jeunes, on reprend la question de plus loin, et on vise à asseoir leurs connaissances géographiques sur les données physiques et géologiques indispensables.

Les cours de *traductions* de la 3^{me} à la 6^{me} année, sont entre les mains de M. Buret et dans ce domaine, comme dans les autres, je regretterai vivement son départ. Il y est incomparable et donne une entière satisfaction aux familles qui insistent très vivement pour que leurs enfants soient capables d'interpréter. C'est tout un art en effet que l'interprétation et il n'y suffit pas de connaître parfaitement les deux langues.

Les "textes" de Basset et de Soualah, les "lettres chrétiennes" ont servi à faire de nombreuses versions écrites ou orales. Une grande importance a été attachée à la correction de la forme, à la précision des termes, à l'emploi rationnel des temps des verbes.

Pour les thèmes, les textes ont consisté, tantôt en morceaux déjà traduits de l'arabe, tantôt en morceaux, pensés en français, mais sur des sujets intéressant les choses arabes, musulmanes et marocaines. La 6^{me} année, spécialement, a montré une très grande aptitude à rendre en arabe les idées françaises. Il faut en trouver la cause dans les nombreuses lectures d'arabe modernes qu'ont les élèves. Aussi, avec eux, le professeur a-t-il pu aborder sans difficultés des sujets aussi ardues que des extraits (prose et poésie) de Chateaubriand, Ronsard, Sully-Prudhomme etc... le Bulletin de l'Afrique française; des extraits de romans de Le Glay, Chevrillon, Tharaud; les Promenades philosophiques de Remy de Gourmont; des textes commerciaux de "l'Exportateur français."

L'enseignement de la *langue et de la littérature arabes*, celui du droit et de la théologie musulmanes sont goûtées et suivies

attentivement par nos élèves. Certains pourtant manifestent, dans cette branche, quelque défaillance et auraient tendance à porter leurs efforts vers la culture française de préférence.

Nous insistons beaucoup pour que ces disciplines, qui constituent les humanités des Collèges Musulmans, tiennent ici toute la place qui leur revient et que j'estime égale à la place que nous faisons à la culture française.

Il importe, en effet, et pour eux et pour la société marocaine où ils doivent rester, que ces jeunes gens ne le cèdent en rien aux meilleurs lettrés de Qaraouyine.

Grâce au savoir et au dévouement de nos professeurs marocains, grâce à leurs excellentes méthodes pédagogiques, renouvelées et améliorées au contact des nôtres, c'est un résultat que nous atteignons sans trop de peine.

Le niveau des *mathématiques* s'est, avec M. Ferrand, fortement relevé. Il faut reconnaître que comme leurs camarades français, les élèves, qui s'assimilent vite et bien les problèmes concrets, sont en général rebelles aux abstractions mathématiques. Beaucoup cherchent à comprendre et posent de nombreuses questions. On sent chez eux le désir certain de savoir, mais ils ne savent pas appliquer tout leur esprit à la compréhension de la difficile vérité arithmétique, algébrique ou géométrique. D'autre part, les plus jeunes, qui ne sont pas encore parfaitement familiarisés avec les français, sont enclins à traduire les théorèmes à leur façon, et la précision et même la vérité en souffrent. On éprouve, ce qui est plus curieux, des difficultés à leur faire apprendre par cœur et correctement les formules qu'il est pourtant indispensable de connaître.

La moyenne générale est bonne, et, en somme, de l'aveu de M. Ferrand, on ne rencontre pas, dans cet enseignement, de difficultés spéciales. Il existe, dans chaque année, des élèves qui dépassent nettement leurs camarades, et qui ont vraiment la "bosse" des mathématiques. On peut espérer avec ceux d'entre eux, qui parcourront le cycle complet, des résultats excellents. Il semble donc que la vieille tradition mathématique arabe se renouera assez facilement.

Ce sont les *sciences physiques et naturelles* qui reviennent de plus loin. Pour la première fois cette année, elles ont été enseignées par un spécialiste, licencié de la Faculté de Clermont, et fort distingué. Du coup, le niveau général s'est considérablement relevé. M. Rochette m'assure que les élèves des classes supérieures, bien qu'ayant commencé tardivement l'étude de ces sciences, y ont montré un goût très vif et ont acquis des notions, forcément incomplètes, mais qui leur permettront, s'ils le veulent bien, de se perfectionner plus tard, par leurs

propres moyens. Quant aux élèves des classes inférieures, ils montrent une aptitude suffisante pour les sciences, y obtiennent des résultats comparables à ceux de leurs camarades des Collèges de France, et s'assimilent très convenablement leurs programmes. Il y a certainement, chez tous ces enfants, de la curiosité scientifique. Elle se manifeste dans toutes les classes, par de nombreuses et souvent judicieuses questions. J'ajoute que le laboratoire, qui a commencé à fonctionner le 15 mai, et qui est pourvu d'un outillage scientifique convenable, sera désormais un très sérieux organisme de travaux pratiques.

Le cours d'instruction physique est suivi par les deux tiers des élèves environ ; pour le dernier tiers, les parents estiment pour diverses raisons, que leurs enfants doivent s'abstenir.

Ces jeunes gens ont un goût marqué pour la pratique des exercices physiques et plus spécialement pour le foot-ball et le basket-ball ; les résultats, obtenus par leurs équipes, formées au début de l'année scolaire, démontrent les aptitudes qu'ils ont pour les sports : elles ont en effet tenu en échec des équipes militaires de foot-ball et ne sont pas loin d'égaliser les meilleures équipes de basket-ball.

Leur instructeur, le Lieutenant Lartigue, estime que nous pourrions commencer, l'année prochaine, à leur inculquer le goût de l'athlétisme pour lequel ils paraissent spécialement doués.

L'Enseignement Commercial, qui est donné aux quatre premières classes du Collège, est l'objet, étant données la mentalité et les aptitudes du milieu fassi, de toute notre attention. Il est essentiellement pratique : on élimine toute théorie, inaccessible aux jeunes cerveaux marocains, dont la culture générale est encore restreinte.

Après de très simples considérations générales sur le commerce, les échanges internationaux, la monnaie, le professeur s'applique à transporter les élèves, par la pensée, dans une boutique de commerçant ou le bureau d'un négociant européen.

Les exercices portent donc exclusivement sur la rédaction de lettres de commande — depuis la demande de catalogues, de tarifs et autres renseignements commerciaux, jusqu'aux accusés de réception de marchandises, de factures, de reçus, de bons de commande, etc. Chaque fois, l'élève écrit lui-même la lettre de commande à l'adresse d'une firme française, en se servant du catalogue de cette maison.

Pour les effets de commerce : billet à ordre, lettre de

change, chèque, etc., il est procédé de même. L'élève X souscrit l'effet au profit de l'élève Y, comme s'ils étaient l'un et l'autre commerçants. Les deux partenaires peuvent ainsi discuter, puis approuver le travail fait en commun.

Cette manière de procéder a le grand avantage de rendre très vivant et très attrayant l'enseignement commercial.

Ils se voient, de cette façon, tirer un chèque, aller à la banque, le toucher ; ils saisissent les complications qui peuvent arriver, etc.

De même pour la comptabilité, qui est enseignée et suivie attentivement.

En conséquence, l'enseignement est en grande partie oral, en dehors de la rédaction des lettres et effets commerciaux. La mention, sur les cahiers des élèves, de quelques données générales, de formules types, est par suite réduite au minimum afin d'éviter un travail fastidieux.

Le Collège ne dispose pas d'un matériel commercial, comptoirs, guichets, registres, etc., mais avec la méthode employée ci-dessus indiquée, les tables d'école et le tableau remplacent fictivement le matériel, qu'il serait évidemment utile de posséder, et que je tâcherai de mettre sur pied, aux vacances prochaines, quand j'aurai vu comment fonctionne l'institution à l'École commerciale de Casablanca.

Chaque élève apprend à taper à la machine à écrire, et la plupart d'entre eux s'en tirent convenablement.

En outre, à chaque présentation d'échantillons à l'Office Économique, les élèves visitent les collections. C'est à chaque fois l'occasion d'une leçon de choses essentiellement pratique : comment on échantillonne une fabrication, comment on établit les références des articles à vendre, etc.

Les revues du Commerce français sont commentées aux élèves et circulent entre leurs mains.

Il était intéressant de conduire nos étudiants dans les Banques et les établissements de commerce européens de la ville. C'est la meilleure des leçons de choses. Sous la direction de M. Vattier, les diverses classes se sont transportées, à plusieurs reprises, soit dans les deux établissements de la Banque d'État du Maroc, soit à la Compagnie Algérienne, soit à l'Union Commerciale Indo-Chinoise. Ils y ont passé leurs heures de cours de la façon la plus pratique.

De même l'Office Economique, nouvellement installé, est devenu un "laboratoire" excellent pour les élèves. Ils y ont fait tous les mois, à partir de Mars, une séance de travaux pratiques.

En conclusion, on peut noter que la méthode appliquée à déjà donné d'intéressants résultats, puisque l'on voit des enfants de dix à douze ans taper à la machine des lettres et des effets de commerce, non seulement très correctement, mais avec la connaissance des difficultés qui peuvent se produire et la manière de les éviter.

Il faut bien admettre aussi que cet enseignement ne reste pas confiné dans le domaine scolaire, mais porte ses effets dans la vie pratique, si j'en crois la demi-douzaine de catalogues et d'avis de commandes, ou des colis postaux que le facteur me remet journallement pour les élèves (Bon Marché, Louvre, Printemps, Samaritaine, Galeries Lafayette, Manufactures de Saint-Etienne, Paul Templier, Maison Elbeuvienne Kodak, Maison d'Horlogerie et de Joaillerie de Besançon, Maison Christoffe, Comptoir des Industries Réunies, Librairies diverses, etc...)

Il faut croire enfin que le public, européen ou marocain, n'est pas sans apprécier l'enseignement commercial, joint à la culture générale, qui sont donnés au Collège, puisque, dans le courant de cette année scolaire, sept élèves nous ont quittés, engagés sur la place dans les emplois suivants :

- Commis à la Pharmacie du Croissant,
 - Secrétaire-comptable aux Minoteries Campini ;
 - Secrétaire-interprète à la Régie Municipale,
 - Secrétaire-magasinier à l'U. C. I. A.,
 - Secrétaire-interprète auprès de commerçants marocains, se rendant en France en voyage d'affaires.
- 2 Employés de commerce chez des négociants marocains.

L'effectif scolaire, qui était de 79 au début de l'année, est donc, au jour de la clôture, de 72. Nous avons eu, en outre, pour certains cours, divers auditeurs libres.

L'institution du *professeur principal* généralement approuvée en France, est ici de rigueur. Il est extrêmement utile que, hors les cours spéciaux (mathématiques et sciences physiques et naturelles), ce soit le même professeur qui distribue à la même classe, d'un bout de l'année à l'autre, et même, si possible, pendant deux années de suite, l'ensemble de la culture française et du haut enseignement moral qu'elle comporte (littérature, langue, grammaire, et même si possible, géographie et histoire).

Même raisonnement et mêmes avantages pour la culture arabe (théologie, droit, littérature, langue, grammaire).

Professeurs et élèves se connaissent mieux, se suivent plus attentivement, s'attachent plus profondément les uns aux autres.

Les deux professeurs principaux, le français et le marocain, unis et marchant la main dans la main, assurent la liaison des diverses disciplines. Ils prennent rapidement un très grand ascendant sur leur classe commune, et peuvent ainsi doubler à loisir, et avec la prudence qu'il convient, le développement intellectuel de leurs élèves, d'une solide formation morale.

Je crois cette institution du professeur principal si importante, qu'on peut, à mon avis, l'étendre, comme nous l'avons fait cette année, à deux classes successives. Les jeunes gens ont ainsi le bonheur et le profit de garder d'une année à l'autre, en montant de classe, leur professeur principal, soit français, soit arabe, connu, apprécié et aimé.

Petits marocains et petits français. — Il m'a paru intéressant de provoquer la création de relations épistolaires entre quelques-uns de nos élèves et certains élèves, d'âge et d'instruction correspondants, d'établissements scolaires de France. Il y a pour le bénéfice des deux parties, matière intéressante à leçons de choses, histoire, géographie, mœurs du pays, travaux, études, projets d'avenir, etc... Nos jeunes gens ont été charmés d'avoir des petits camarades en France ; ils répondent fidèlement à leurs lettres.

C'est ainsi que sont entrés en relations : notre 4^{me} année et la 4^{me} classe du Lycée de Metz ; Hassan Ben Djelloun, et Georges Vinant, de Paris, ex-élève de Gerson ; Abd-el-Qader ben Djelloun, et un élève de l'École Supérieure d'Issy-les-Moulineaux ; Omar ben Abd-el-Jelil, Mahdi ben Abd-el-Jelil et Hassan Rami, avec trois élèves de l'École Saint-François Régis de Montpellier ; Bel Qati, Ahmed Bennani et Mohammed ben Yahya, avec trois élèves du Lycée Janson de SAILLY, etc..

Outre les bénéfices proprement intellectuels et éducatifs qui doivent résulter de cette correspondance, j'y vois encore les meilleurs résultats politiques pour notre œuvre au Maroc. Il est excellent que cette jeunesse intellectuelle, l'élite de la société de demain, voit dans les Français plus et mieux que des dominateurs, ou même des " protecteurs ". Les bonnes relations personnelles qu'ils entretiendront avec certains d'entre eux, contribueront à créer cette ambiance amicale, cette confiance et estime réciproques, aussi nécessaire à la durée de notre établissement ici, qu'à la quiétude du peuple marocain.

Pour quelques-uns, ces relations iront sans doute plus loin et donneront lieu par la suite à des visites, de part et d'autre, peut-être à des rapports d'affaires. C'est déjà le cas entre M. Vinant et Si Hassan ben Djelloun.

J'ajoute que la plus grande partie de cette correspondance passe par mon intermédiaire et l'intermédiaire du Directeur de l'Établissement scolaire de France.

La promotion de sortie (6^e année), particulièrement remarquable cette fois, comprend trois élèves :

Kabir Fassi,
Omar ben Abd-el-Jelil,
Abbas ben Djelloun.

Les deux premiers ont conquis facilement leur diplôme de fin d'études secondaires. Ce sont des jeunes gens sur lesquels il est permis de fonder de grands espoirs.

Kabir Fassi a l'intention de continuer ses études au cours d'enseignement supérieur à Rabat.

Omar Ben Abd-el-Jelil entrera, le 1^{er} octobre prochain, à l'École Nationale d'Agriculture de Montpellier.

Abbas ben Djelloun sera reçu à la session d'octobre, puis rentrera probablement dans sa famille pour prendre part au commerce familial.

Les huit élèves de 4^e année se sont présentés, conformément au règlement, au certificat d'études secondaires musulmanes, examen intérieur qui doit leur ouvrir l'accès de la 5^e année (2^e cycle).

Cinq ont été reçus, dont un avec les félicitations du Jury ; les trois autres se représenteront à la session d'octobre.

II. L'association des Anciens Elèves

L'association des Anciens Elèves du Collège comprend, à ce jour, 40 membres, résidant à Fez, pour les sept huitièmes. Les autres sont dispersés à travers le Maroc pour leurs affaires.

La moitié gère les affaires commerciales, industrielles ou agricoles de leurs familles. Un quart est employé par les Banques et maisons de commerce européennes. Le dernier quart est au service de l'administration (Enregistrement, Domaines, Agriculture, Postes et Téléphones, Affaires Indigènes).

L'esprit collectif de l'Association est excellent. Je le constate, tous les jours, dans ses réunions d'études ou de flânerie intellectuelle au Collège. Je le constate individuellement dans

mes relations personnelles avec chacun de ses membres. Divers petits écarts m'ont été signalés soit par des Européens, soit par des Marocains : je suis intervenu amicalement ; tout s'est immédiatement apaisé. Les visiteurs de Fez ont admiré la bonne tenue, la distinction, l'aspect sympathique le savoir correct de ces jeunes gens. Quelques-uns les ont vus de très près, car chaque fois que la chose m'a paru intéressante, j'ai fait accompagner ces visiteurs par un ou plusieurs de nos anciens élèves.

Cette formule du patronage d'anciens élèves, dont le collège est le foyer, et le Directeur, en quelque sorte, l'aumônier, est excellente. Elle doit être maintenue et étendue. Veiller seulement à ce que tout élément étranger en soit écarté.

Plusieurs d'entre eux se sont mariés, ont eu des enfants, assoient leur vie. Les réflexes nouveaux agissent d'eux-mêmes. Désormais plus de crainte de "déraillement". Les cadres de la nouvelle société marocaine se constituent. Ils commencent à collaborer avec nous : dans le domaine économique, dans le champ universitaire, dans la formation de l'opinion publique, ils nous en ont donné, cette année, des preuves manifestes.

Des cours postsecondaires, mi français, mi arabes, ont été institués, à leur usage : 4 par semaine, de 8 à 9 heures 30 du soir.

A savoir : le lundi, cours de littérature arabe, par le Cadi Si Mohammed ben Larbi.

Le mercredi : cours de législation et d'administration marocaine, par M. Desmazières, Inspecteur de l'Enregistrement.

Le jeudi : cours de grammaire arabe, par Si Abd es-Selam Serghini, professeur au Collège et à Qaraouiyne.

Le samedi : cours alternés de littérature française, par M. Sallefranque, professeur au Collège, et d'histoire contemporaine, par moi-même.

Les cours ont été régulièrement suivis. Il n'y a jamais eu moins de quinze auditeurs, souvent plus. Le Maréchal est venu y assister à plusieurs reprises, en "voisin".

A ce propos, je crois qu'il serait bon qu'un témoignage officiel de remerciement vint reconnaître le zèle et le dévouement désintéressé de ces professeurs bénévoles.

Il n'était pas sans intérêt d'agrémenter et de varier ces cours réguliers de petites conférences occasionnelles.

J'ai donc prié quelques-uns des fonctionnaires de la ville, ou certains de nos visiteurs éminents, de nous faire profiter de leur talent et de leur savoir. Tous y ont répondu avec une grande amabilité.

Voici la liste de ces cours occasionnels :

M. Hardy, Directeur Général de l'Instruction Publique :
" Introduction à l'étude de l'histoire contemporaine ".

M. Rochette, professeur de science au Collège : Les sciences
physiques et naturelles. " Division. Utilité ".

M. Vignon, Conseiller d'Etat, professeur à l'Ecole Coloniale:
" Les éléments de la sociologie. Les bases du Protectorat ".

M. Massignon, professeur au Collège de France : " Les hom-
mes et les idées. Questions sociologiques musulmanes ".

M. Ferrand, professeur de mathématiques au Collège : " Les
sciences mathématiques. Division. Utilité ".

M. Chottin, Directeur de l'Ecole des fils de notables : " A
propos de " L'hérédité psychologique " de Ribot ".

M. Jolivet, Inspecteur de l'Enseignement : " l'Enseignement
primaire franco-arabe dans les régions de Fez et de Meknès ".

Et enfin le Cheikh Ali Zaki : " Une série de dix cours sur
la littérature arabe moderne, avec des exercices de traduc-
tion ".

Je m'assure que cet enseignement postscolaire, au point de
vue éducatif, comme pour l'acquisition de connaissances nou-
velles, aura été fructueux.

J'ajoute que j'ai toujours fait le meilleur accueil aux étu-
diants de Qaraouiyye, dont plusieurs ont tendance à se rap-
procher du Collège. Il ne saurait être question de cours pour
eux, chez nous, malgré leurs désirs, mais il n'est pas mauvais
que notre bibliothèque leur soit ouverte, et qu'ils sentent ici
toute notre sympathie. Cette liaison ne peut être que fruc-
tueuse.

III. Conférences littéraires

J'ai remis en vigueur, dès le début de l'année scolaire, les
Conférences littéraires, instaurées jadis par MM. Bel et Brunot,
et quelque peu tombées en désuétude par la suite. C'est à
mon avis, une institution excellente au point de vue politique,
et je voudrais montrer ici quel puissant intérêt elles offrent en
fonction du caractère et de l'opinion publique fassi.

Fez, est une vieille ville, en réalité la seule ville du Maroc
qui ait traversé le Moyen Age. Ses habitants, qu'ils soient
de souche arabe, espagnole, israélite islamisée, ou berbère,
surtout berbère, se sont fondus, au creuset de l'Islam et des
siècles, en un type bien défini, que tout le Maroc leur recon-
naît, et dont ils sont fiers : le type fassi. Ce type fassi s'affirme
par trois caractères, qui sont bien le produit de cet urbanisme

africain, berbère et musulman : dans le domaine politique, une inclination naturelle à la fronde et à l'intrigue ; dans le domaine intellectuel et religieux, l'esprit de discussion et de controverse ; dans le domaine économique, le goût du commerce et de la spéculation.

Dans cette très vieille ville, qui rappelle, par bien des côtés, Byzance aux derniers siècles de son histoire, il y a 100 à 120 salons aristocratiques et bourgeois, des salons d'hommes naturellement, où tous les soirs, avant ou après souper et quelquefois avant et après souper, se réunissent dans un cadre charmant, 3, 4, 6, 10, 12 personnes, suivant le cas, pour converser, boire du thé, grignoter un gâteau aux amandes, raconter des gaudrioles, échanger des renseignements sur le mouvement commercial, sur la vie mondaine, etc., et de fil en aiguille, de même que chez nous, entre hommes, toute conversation en arrive fatalement aux femmes, chez eux, toute causerie a tôt fait d'aborder le terrain politique et religieux. Et c'est alors que se donnent libre carrière ce goût de la controverse, cette manie raisonneuse, ce génie de l'intrigue subtile et des insinuations perfides, ce plaisir de dogmatiser à l'infini, à tout propos et hors de propos, cette habilité prudente qui ne s'embarasse pas de vains scrupules, cette courtoisie raffinée et exquise, toutes qualités qui sont le propre même du caractère fassi, et qui s'explique en grande partie par les origines juives lointaines de nombre de ces musulmans d'aujourd'hui. Et l'on croit sans peine que ces discussions théologiques, ou mystiques, ou simplement littéraires, ne dérivent pas seulement du goût exalté des Fassi pour les questions d'ordre religieux ou intellectuel ; mais qu'elle recouvrent ou dissimulent souvent des oppositions politiques, ou des inimitiés religieuses, ou des rivalités de confréries, ou des jalousies familiales, ou des concurrences commerciales.

Comme les Byzantins, des Commène et des Paléologue, "ils sont épris de toutes les choses de l'esprit, curieux de toutes les recherches et de toutes les subtilités, et généralement intelligents à un degré éminent. C'est pour cela qu'ils se plaisent aux raffinements de la discussion et qu'ils appliquent, avec une passion ardente aux choses religieuses (ou politiques) les procédés de la sophistique ancienne. La controverse les attire, les "exalte". (Diehl)

La "querelle des images" ne sévit pas sur cette terre d'Islam, mais un problème, qui n'est pas sans analogie avec le monachisme byzantin, à savoir le prosélytisme et les rivalités de confréries religieuses alimentent abondamment les conversations des Fassi. La plupart d'entre eux appartiennent à l'un

ou l'autre de ces grands ordres : Djazoulya, Qadrya, Tidjanya, Naciriya, Kittaniya, Hammadcha, Aïssaoua, etc. et ils entraînent à leur suite toute une clientèle de petites gens, enchaînées à eux par un "patrocinium" social, religieux, ou commercial. Un certain nombre au contraire ne relève que de l'orthodoxie pure, ou même s'aventurent sur les lisières du rationalisme, et par conséquent s'opposent fortement au mysticisme religieux en honneur dans les confréries. Ces rationalistes ne font d'ailleurs que continuer la tradition des Sultans qui, souventes fois, au cours de l'histoire, se sont élevés contre les intrigues et les séditions des confréries religieuses et ont châtié, par les confiscations, l'emprisonnement, les mutilations et la mort, les auteurs de troubles, issus de leurs rangs.

La superstition elle-même, si répandue dans ce monde judéo-berbère islamisé, traverse par moments ces foules crédules impressionnables. A la voix de faiseurs de prédictions et de diseurs de bonnes aventures, on les sent s'agiter en vaines paniques morales, et rêver des choses merveilleuses, aussi vite dissipées que mystérieusement écloses.

Or c'est dans ces salons, beaucoup plus qu'à Qaraouiyne même, que vibre l'âme de la cité. A Qaraouiyne, le manteau, d'ailleurs démodé, de la scholastique ne recouvre plus qu'un vain psittacisme. Tout : esprit, cours, professeurs, méthodes tout y est périmé. A peu de chose près, c'est la mort, c'est le néant. Ici au contraire, l'intellectualité vivante et aigüe, l'esprit critique, et très souvent l'esprit de critique s'épanouissent librement : et les procédés de sophistique comme les formules de piété, dont s'enveloppent les discussions, ne sont guère qu'une honnête parure pour les jeux les plus libres et les plus hardis de l'esprit.

C'est là un état d'âme et une situation de fait que notre politique doit bien connaître, car c'est dans cette centaine de salons bourgeois et lettrés que se forment les jugements et que s'envolent les nouvelles, qui alimentent les conversations des 1.500 boutiques de commerçants et d'artisans, et des 15.000 familles de la ville. C'est là, le creuset même où s'élabore l'opinion publique fassi, et par delà Fez, en très grande partie, l'opinion publique marocaine.

N'oublions pas en effet que Fez est toujours la capitale politique, intellectuelle et religieuse de l'Empire, que son prestige y est souverain, et qu'au surplus de nombreuses colonies fassi, filiales et la métropole, ont envahi les villes de la Côte, jusqu'à Dakar inclus, y ont accaparé le commerce en gros, et y font la loi dans les affaires et la mode dans les mœurs.

Il est donc très important pour notre politique de prendre

barre sur cette élite intellectuelle et bourgeoise, de lui fournir sans cesse des sujets de conversations inoffensifs, d'alimenter cet intarissable esprit de controverse, de l'empêcher de s'égarer dans les voies dangereuses ou douteuses, de l'éclairer sur les problèmes du jour, et de diriger ainsi indirectement et discrètement, dans la mesure possible, les salons fassi, et par eux l'opinion publique souveraine.

Tel est, en résumé, le rôle politique très important que peuvent jouer les conférences académiques du Collège Musulman. On peut dire qu'elles ont "pris" admirablement, et donc, sans doute, qu'elles tiennent désormais leur place dans notre clavier politique. A nous d'en savoir jouer. Une affluence considérable s'y presse chaque fois. On y voit, à côté des élèves et des anciens élèves du Collège, un grand nombre d'étudiants et de professeurs de Qaraouiyne, puis les lettrés, commerçants, fonctionnaires et notables de la ville et même souvent des étrangers de passage, en un mot l'élite intellectuelle et bourgeoise de Fez, c'est-à-dire les classes sociales même, que nous voulons atteindre.

On peut ajouter que, n'auraient-elles comme résultat que d'apprendre aux gens de Fez le chemin du Collège, de les familiariser avec notre œuvre universitaire et de grouper autour d'elle les sympathies musulmanes de la ville, elles auraient réalisé un bénéfice politique considérable.

Enfin, il n'est pas inutile d'ajouter que le grand amphithéâtre du Collège est un cadre charmant, et que les galeries constituent avec le jardin, et les portiques, le salon et la bibliothèque à l'usage de ces raffinés, le plus agréable site qui soit, pour péripatétiser sans hâte ou reposer mollement.

Certains jours, à l'issue de ces conférences, devant cette foule qui s'attardait, on sentait, avec une joie intime, que Fez était chez soi au Collège. Et c'est alors qu'il nous était possible, d'un ton baclin et sans prétention, de donner à ce peuple avide de renseignements, les explications sages, judicieuses, mises au point, sur la situation européenne, sur l'Orient, sur la brûlante actualité.

Les conférences sont données les jeudis, à 5 h. 30, généralement en arabe littéraire, quelquefois en arabe dialectal.

En voici la liste pour les derniers mois écoulés :

Le Vizir Si Abd Allah Fassi : " La véritable civilisation "

Le Cherif Abd-El-Hay Kittani : " L'Organisation administrative au premier siècle de l'Islam "

M. Reveillaud, avocat : " Les règles de la compétence judiciaire au Maroc "

Le Cadi Si Mohammed Ben Larbi : " L'État ancien et l'état actuel de la science et de l'instruction ".

Le Cheikh Ali Zaki : " L'Éducation et l'enseignement " . |

Si Ahmed Ben Mofaddel Ben Djelloun : " Les Sciences religieuses et les sciences profanes. Leur utilité. Caractère et beauté de la religion musulmane " .

Si Habib Malki, Professeur au Collège Musulman et à Qaraouiye : " L'éducation " .

Le Chérif M'Hammed Al-Alami, Professeur à Qaraouiye et Secrétaire aux Habous : " Des progrès de l'astronomie, des origines de l'humanité à nos jours (2 conférences) " .

Le Chérif Smaïn Idrissi : " Les sciences et les Arabes " .

Le Cheikh Ali Zaki : " Conférence agricole " .

M. Massignon : " Entre deux visites à Fez. Impressions d'un orientaliste " .

Si Abd Es-Selam Serghini, Professeur à Qaraouiye et au Collège Musulman : " Méthodes d'Enseignement " .

Le Cheikh Ali Zaki : " Les Habous sous le Protectorat " .

Les sujets ne sont peut-être pas aussi variés qu'il serait désirable, mais ils sont ici fonction du talent et du savoir du conférencier. Il convient donc de laisser généralement aux orateurs le choix de leur sujet.

Comme on le voit, les conférenciers sont d'origines et de conditions sociales très inégales mais, à Fez, le principe de l'égalité académique a toute la valeur d'un dogme.

Avec l'aide de MM. Chottin et Rochette, j'ai donné, dans le grand amphithéâtre, plusieurs séances de projections lumineuses (villes, ports et châteaux de France, mines et carrières, industries diverses, corps humain, anatomie et physiologie animale et végétales, fables de La Fontaine, histoires divertissantes, etc...) Bien entendu, les portes furent dans ces occasions, largement ouvertes à tous les enfants et étudiants de la Ville.

IV. Les visiteurs du Collège.

Je vous ai tenus régulièrement au courant des très nombreuses visites dont le collège a été honoré. Je n'ai donc pas à y revenir en détail aujourd'hui. Je me résume : les personnalités les plus illustres ou les plus distinguées de France et de l'Étranger se sont succédées ici sans interruption, surtout au printemps : Maréchaux, Généraux, Amiraux, Ministres, Parlementaires, Conseillers d'État, Ministres plénipotentiaires,

Directeurs Généraux de grandes administrations, Présidents de Chambres et de Compagnies diverses, Industriels, Grands professeurs, Écrivains célèbres, Journalistes et Avocats de renom, Membres de l'aristocratie européenne, etc... Ajoutons y encore les groupements, caravanes du Club Alpin, des Grandes conférences coloniales, de plusieurs sociétés de géographie ou de sport, des Journalistes Alsaciens-Lorrains, etc. Ajoutons y enfin d'innombrables individualités, la plupart indéterminées, dont je n'ai pas toujours pu m'occuper, mais qui ont toujours trouvé auprès de M. Malki ou du Secrétaire, un accueil empressé et des explications suffisantes.

Toutes ces personnalités se sont montrées fort curieuses de notre œuvre : conceptions, projets, réalisations, avenir. Je leur ai fourni toutes les explications utiles : Collège même, ses classes, ses programmes, son but, Chaire publique d'arabe, Comité local des Hautes Etudes. Du Collège, je les ai ordinairement conduites à notre Institut des cours profanes, annexé à Qaraouiyne et à la Médersa voisine Bou-Anania.

J'ai eu presque toujours, toujours même, puis-je dire, la joie de voir que ces diverses manifestations de la politique intellectuelle du Maréchal étaient comprises et goûtées. Nous en entendrons certainement des échos flatteurs.

Je n'ai pas à m'appesantir outre mesure sur ces visites. Je voudrais simplement tirer quelques conclusions de mes entretiens et conversations avec les hautes personnalités anglaises et américaines : hommes d'État, diplomates, juristes et grands universitaires, qui sont venus ici. Or, de leurs déclarations et interrogations, comme de leurs confidences à certaines autres personnes, par exemple à M. le comte de Roodenbecke, président du Sénat de Belgique, qui les a rapportées au Général Decherf et à moi-même, il résulte manifestement que ces Anglo-Saxons, tous plus au moins mêlés aux questions coloniales, sont venus au Maroc, guidés sans doute par l'attrait du voyage, mais en grande partie aussi pour voir fonctionner le système du Protectorat, et notamment les méthodes politiques, d'ordre intellectuel, du Maréchal. Il était visible qu'ils cherchaient ici des exemples et peut-être des leçons. Plusieurs l'ont dit d'ailleurs, sans s'en croire humiliés.

Ce n'est pas que, dans l'ordre matériel où ils s'estiment à priori supérieurs à nous, les exemples et peut-être les leçons leur aient manqué. La vue de Casablanca, de Rabat, de Kénitra, les ports, les routes, les manifestations de la vie économique du pays, leur ont tout de même causé nombre de surprises. " Une Amérique positivement, un génie positivement " disait le professeur Baekeland, de l'Université

Colombia, et d'autres l'ont répété après lui. C'est apparemment le plus beau compliment qu'ils estiment nous faire que de proclamer que les Français arrivent à les atteindre, dans ce domaine.

Mais c'étaient avant tout des exemples de politique indigène et de stratégie morale que ces hauts personnages venaient reconnaître et étudier, et j'ai été frappé de voir combien, pour les Américains, par exemple, la question des Philippines était troublante. Ils auraient voulu trouver ici et d'emblée, les méthodes suprêmes et infaillibles, qui devaient leur permettre, rentrés chez eux, et transposition faite, de régler les problèmes que pose l'évolution intellectuelle des " natives " Philippins.

Il est douteux que cette éducation politique puisse se faire en quelques jours, surtout quand on est captif d'une mentalité, d'un atavisme, de mille biens aussi rigides que ceux qui les enserrent.

L'un d'eux me disait en voyant opérer les maîtres-ouvriers de la Bou-Anania : " Il est bien regrettable qu'on ne procède pas par standartisation pour la fabrication des tomettes et grains de mosaïques. Voilà bien qui révèle un état d'esprit, une incompréhension préliminaire dans le domaine artistique comme dans le domaine moral.

Aussi ai-je pu leur dire, à leur grande surprise et avec les grâces voulues. " Ces infimes pièces d'art ne peuvent pas plus se fabriquer par standartisation que les méthodes politiques, la formation des esprits ou le modelage des âmes. Je ne connais pas vos Philippins, mais il me semble qu'ils ont souvent du sang espagnol dans les veines, et que par conséquent ils sont partiellement des néo-latins et presque toujours des catholiques. Ne croyez-vous pas que vos appellations " d'indigènes " ou de " natives " doivent leur être très désagréables. Il se pourrait bien que, ces termes de mépris écartés, l'ambiance en soit déjà plus cordiale. Et le reste à l'avenant. Je ne suis pas sûr que tous m'aient compris ou n'aient pas jugé cette concession ridicule ou déplacée.

Il ne leur en est pas moins resté que notre supériorité en cette matière était incontestable, et que le monde musulman marocain ne nous était pas seulement reconnaissant des bienfaits de l'ordre, de la sécurité, d'une plus stricte justice et de la renaissance économique de son pays, mais s'attachait au Protectorat par de véritables liens d'affection. Les vertus d'ordre administratif et les bienfaits matériels ne suffisent pas à cette conquête morale : il faut aussi l'amour. C'est ce que disait, il y a vingt ans, aux autorités de l'Inde, un éminent personnage du pays, Gokhale. " Envoyez-nous des jeunes gens

qui possèdent ce double don : le savoir, pour nous le communiquer, et la sympathie, pour nous la montrer". Et c'est sans doute ce qu'à compris et voulu dire M. Robertson, le distingué Ministre de Grande-Bretagne à Tanger, quand il m'a dit : Au reste, peu important les systèmes, Vous, vous entendrez toujours avec les indigènes.

V. L'Expérience algérienne. Collèges arabes, français et Médersas.

Il est curieux de constater que l'Algérie, qui a tout essayé, sans une persévérance suffisante peut-être, a tenté un jour l'expérience de l'Enseignement secondaire pour les Indigènes: il s'agit des *deux collèges arabes-français* d'Alger et de Constantine, qui sont restés ouverts de 1857 à 1872.

Chacun de ces établissements comprenait cent élèves, soit Européens, soit Indigènes, tous boursiers, vivant fraternellement mêlés, et recevant une culture uniquement française.

Le point de départ, qui est celui qui a toujours préoccupé la politique algérienne, à savoir le principe d'assimilation, était faux, à mon avis, ou tout au moins prématuré. Il n'était pas bon de poser, dès cette date, la formule de l'enseignement mixte entre Français et Indigènes. Ce sera, s'il plaît à Dieu, le point d'arrivée ultime des deux jeunesses de l'Afrique du Nord. Ce n'en peut-être le point de départ. Amener directement, intégralement, et sans transition, un certain nombre de jeunes indigènes dans nos sphères sociales et intellectuelles, c'est risquer, jadis comme aujourd'hui, de les désaxer ; c'est leur préparer de graves mécomptes pour l'avenir, c'est en tout cas les rendre impropres à ce rôle de médiateurs, d'avant-garde civilisatrice, qu'ils pourraient exercer si utilement auprès de leurs frères arriérés ; c'est enfin constituer un état-major que ne reconnaîtront et que ne suivront aucunes troupes.

Or, quel que fut le but que visaient les éducateurs algériens, il est certain que c'est un risque qu'ils couraient volontairement, en mêlant les jeunes indigènes à leurs camarades français, et en faisant donner à tous une éducation et une instruction communes, purement françaises. Il y avait erreur de principe : ce n'était pas le recrutement mixte qui convenait à ces collèges arabes-français. C'était, pour les jeunes Musulmans algériens, une culture mixte.

D'autres causes vinrent encore compliquer la réalisation de

cette conception, qui, malgré tout, n'était pas sans intérêt. Le recrutement fut doublement malheureux : d'abord les bourses furent attribuées, un peu au hasard, à de jeunes indigènes, toujours trop âgés, souvent fiancés, quelques-uns même mariés. Il est évident que ces étudiants malgré eux, nullement préparés à leur nouvelle vie, et souvent sans goût ni aptitudes intellectuelles, n'eurent en général qu'un désir : celui de s'échapper le plus tôt possible de cette cage scolaire.

D'autre part, le souci qui guida les recruteurs paraît être celui-là même qui inspirait quelques années plus tard, la conception de l'école des fils d'otages à Saint-Louis du Sénégal. En Algérie, on choisit la plupart du temps les étudiants indigènes dans des familles fraîchement ralliées ; on passa outre aux résistances que certaines opposèrent, et ce système de recrutement donna très vite à tous, l'impression que les enfants répondaient de la fidélité de leurs parents, qu'ils étaient en somme de véritables otages. Le prestige du collège n'en fut pas amélioré, et beaucoup de parents ne manquèrent pas de retirer leurs enfants dès qu'ils le purent.

Il n'est pas jusqu'à l'assiette financière des collèges qui ne prêta à la critique. Les bourses de ces étudiants, tant européens qu'indigènes, furent prises sur les revenus des centimes additionnels de l'impôt arabe, de sorte qu'au lieu de faire œuvre libérale d'éducation indigène, on parut vouloir monter un collège européen avec les fonds de l'impôt arabe, et ne prendre de jeunes indigènes que par surcroît et comme pavillon couvrant la marchandise. Ce n'était certainement pas les intentions de l'autorité, mais le geste manquait incontestablement d'élégance.

En fin d'études, une grave lacune : aucune sanction, aucun diplôme universitaire. Il n'en faut souvent pas plus pour mettre à mal une institution scolaire, en pays arabe et ailleurs. Qaraouiye en est la preuve d'aujourd'hui.

Et enfin, dernier reproche, il semble bien, à distance au moins, qu'à la sortie du Collège, ces jeunes Indigènes ne furent pas suivis avec toute l'attention désirable par l'autorité universitaire ou politique.

Malgré tout, ces Collèges arabes-français ont eu le succès partiel qu'ils pouvaient avoir. Ils ont formé un certain nombre de jeunes gens, très francisés, très modernes, qui ont servi avec honneur dans l'armée d'Afrique, où la plupart sont entrés, ou qui ont mené une carrière civile très convenable dans l'administration indigène, l'interprétariat judiciaire, la médecine, la pharmacie, le barreau, l'enseignement, le com-

merce, l'agriculture, où ils se sont égaillés à la sortie des Collèges.

Mais ces jeunes gens, complètement sortis de leur milieu, entièrement européanisés, mariés même quelquefois à des femmes néo-latines, détachés non seulement de leurs mœurs et traditions sociales mais même très souvent de leur foi religieuse, n'ont été que des unités qui se sont vite fondues dans la famille française qui leur ouvrait libéralement ses bras. Ils ont fait souche de français. Ils n'ont eu et n'ont pu avoir aucune influence sur la société indigène, qui ne les reconnaissait plus.

Les autres élèves, les plus nombreux, rentrèrent heureusement à temps dans leur milieu social avant d'avoir pu faire des déclassés, mais ils contribuèrent par leur exemple, à la propagation de cette idée, si largement répandue en Algérie, que l'indigène est rebelle à l'instruction française.

En 1872, à l'heure où le Cardinal Lavigerie reprenait sur un autre plan et avec des erreurs d'un autre genre une autre tentative qui n'a donné, elle aussi, que des succès partiels, mais des succès tout de même, quoi qu'on ait dit, les Collèges arabes-français fermaient leurs portes. Ils n'avaient pas épuisé la conception de l'enseignement indigène secondaire et supérieur, et c'était sans doute au moment où l'expérience aurait pu indiquer les transformations et adaptations nécessaires, qu'on laissait tomber ces organismes. Les jeunes indigènes des Collèges étaient envoyés purement et simplement au Lycée d'Alger, et l'assimilation, ou plutôt, la fusion, furent plus que jamais les phares directeurs de la politique algérienne.

L'expérience présenta d'ailleurs un intérêt non moins vif, au Lycée, ces jeunes gens, dans un milieu plus intellectuel, plus discipliné, plus français même, ne manquèrent de s'adapter avec plus de succès encore. Beaucoup ont brillamment réussi : les autres très convenablement. Au surplus l'expérience se continue sporadiquement tous les jours, dans les Lycées et Collèges d'Algérie, sur de jeunes indigènes, et aboutit aux mêmes conclusions.

Mais la formation intellectuelle de ces trop rares unités leur absorption par le croisement matrimonial dans la société française, leur position philosophique et religieuse, soit aux lisières du christianisme, soit dans le sillon de la libre pensée, résolvent-elles les problèmes de l'enseignement secondaire et supérieur des indigènes musulmans en Afrique du Nord ? Telle quelle, cette formule ne doit pas être écartée, car elle est vraisemblablement, au moins en partie, celle de l'avenir

pour certains districts ou certaines familles, mais il est permis de l'estimer aujourd'hui trop étroite, et insuffisante pour l'ensemble de nos peuples musulmans.

Les médersas algériennes ne retiendront pas notre attention. Ce sont des organismes à but spécial, bien défini, parfaitement rempli d'ailleurs. Ce sont des écoles préparatoires aux fonctions publiques musulmanes de l'enseignement, de la justice et du culte.

Tels n'ont pas été les desseins de la politique intellectuelle du Maréchal, quand il a créé les Collèges Musulmans. Ceux-ci n'ont aucun caractère professionnel, et ce n'est qu'incidemment qu'ils fourniront à l'administration chérifienne les fonctionnaires dont elle a besoin. Ils visent à donner à l'élite sociale le renouveau intellectuel qu'elle désire et que lui aurait donné un Sultan éclairé et moderne, si la France n'était pas là. Nous formons, sous notre aile, les cadres de la société de demain.

Nos voies sont donc parallèles : elles ne se rencontrent qu'incidemment.

VI. Nos Collèges Musulmans.

A. *Leur nécessité.* — On n'a pas ménagé les critiques, autour de nous, aux Collèges musulmans.

Les unes sont déjà tombées. Certains Européens disaient : " Les Collèges fabriquent des jeunes gens hybrides, qui ne sauront pas plus le français que l'arabe, et qui n'en seront que plus infatués d'eux-mêmes. " Certains Ouléma affirmaient : " Les jeunes gens, qui perdent leur temps à des sciences profanes, ne sauraient acquérir la culture arabe intégrale. "

Or cela, on ne le dit plus, ou presque plus. Il a bien fallu se rendre à l'évidence. Il a bien fallu que les Européens constatent que les jeunes générations marocaines, qui montent, se présentent avec une culture française de plus en plus soignée, qui ne dépare pas celle des étudiants de nos Lycées et Collèges. Il a bien fallu que les ouléma de Fez constatent que nos jeunes gens soutiennent, dans le domaine de la culture arabe, la comparaison avec les *meilleurs* tolba de Qaraouiyne. Ces critiques sont tombées.

Les autres se résument dans la définition suivante qu'on donne du Collège musulman. " Organisme dangereux, propre à fabriquer de jeunes intellectuels, qui compromettront plus tard notre domination au Maroc ".

Chaque fois qu'une nation européenne s'est installée en

pays exotiques, elle s'est trouvée en présence de ce problème de l'enseignement des indigènes. Problème angoissant, comme le fait remarquer Chailley, car il met en conflit l'intérêt et la conscience. L'intérêt, car on ne fait pas à la connaissance sa part, et où s'arrêteront les générations dans cette voie, qui va si rapidement de l'intellectualisme à la politique? La conscience, car enfin ces Européens sont-ils là, hors de chez-eux, pour s'enrichir et se développer de toutes façons, honnêtes ou malhonnêtes, ou pour servir les intérêts généraux de leur pays, de la civilisation et de l'humanité?

Jé dis qu'ici au Maroc notre devoir et notre intérêt sont de continuer dans la voie tracée par le Maréchal.

Notre devoir. — En s'installant au Maroc, la France a assuré l'obligation de relever le peuple marocain dans tous ses domaines : non pas seulement dans ceux de la paix intérieure et extérieure, de l'administration, de la justice, de l'essor économique, mais, au même titre, dans celui de la rénovation intellectuelle et morale. C'est une obligation sacrée, un devoir de *conscience*, à laquelle aucune des nations colonisatrice ne s'est soustrait. Le Maroc a une créance sur le Protectorat Français : il nous faut l'acquitter.

Lord-Hastings, Gouverneur Général des Indes en 1825, la faisait, cette seule réponse possible au Conseil des Directeurs de la Compagnie, quand ils lui mandaient que la création d'écoles " leur paraissait dangereuse et susceptible de créer chez le peuple des aspirations politiques qui risqueraient de mettre un jour, en danger la puissance même de la Compagnie. " Il dit que " ce serait une trahison envers le sentiment de la nation que de perpétuer l'ignorance, pour assurer au gouvernement de honteux avantages, fondés sur l'ignorance même ".

Qu'on soit chrétien, ou fils de la Révolution, quels que soient les dangers, réels ou imaginaires, que nous puissions craindre pour notre imperium dans l'Afrique du Nord, il n'est pas possible qu'on puisse faire une autre réponse.

Notre intérêt. — Mais pour ceux à qui ce devoir de conscience n'apparaît pas, et il y en a, il est un autre argument, utilitaire celui-là, qui a fait taire toutes les critiques. La Société marocaine est éprise d'instruction et de savoir. Elle veut apprendre, apprendre à tout prix et par n'importe quels moyens. C'est une véritable passion. J'ai montré, maintes fois, dans mes notes précédentes, les manifestations de cette évolution intellectuelle, qui sera rapide. Elles abondent. N'en

retenons comme preuve que cet exode juvénile, qui s'est produit, vers 1912-1915. De plusieurs familles de Fez, de Meknès, de Marrakech, des villes de la côte, partaient pour l'Orient, des jeunes gens, désireux de s'initier aux secrets de la science moderne et des langues européennes. Rien ne leur coûtait : ni les frais de la route, ni les dangers de l'éloignement, ni les chagrins de la séparation.

La question se pose donc ainsi : Vaut-il mieux laisser partir ces jeunes gens pour les Lycées et Collèges du Caire, d'Alexandrie ou de Beyrouth, dans cette ambiance Egyptienne et Syrienne, si dangereuse ; pour les Ecoles et académies ottomanes de Constantinople ; pour les institutions universitaires de Genève, ce foyer de panislamisme ; et même pour les Collèges et Facultés de France, si peu adaptés à ce rôle d'éducateurs des indigènes ? Ou vaut-il mieux les garder ici, les encadrer soigneusement, fournir à cette élite, mais à cette élite seule, les moyens de s'instruire dans un milieu intellectuel sain et probe, avec toutes les garanties qu'offrent leurs propres foyers ?

La réponse n'est plus douteuse. Quant à la Société marocaine, elle nous a compris et suivis, et c'est dans nos Collèges musulmans que s'instruisent et s'éduquent désormais ses enfants.

B. *Assises et Orientation.* — L'utilité, pour mieux dire la nécessité des Collèges Musulmans étant admise, leur existence étant un fait, il reste à savoir quelle orientation le Protectorat leur donnera. Toute erreur serait funeste : l'arme est à double tranchant. Et c'est ici que les diverses expériences coloniales, françaises ou anglaises, peuvent nous être utiles.

Voici, à mon sens, les trois principes fondamentaux qui doivent guider l'orientation des collèges et nous permettre de remplir notre devoir et d'arriver à nos fins, sans être débordés.

1. — Un recrutement sélectionné.
2. — Le maintien au Maroc de la jeunesse marocaine.
3. — Un esprit confessionnel.

1. — *Un recrutement sélectionné.* — Toutes les âmes sont égales devant Allah, comme devant le Dieu des Chrétiens, mais on s'est trop hâté de conclure de cette égalité originelle, en quelque sorte théologique, au nivellement démocratique des peuples musulmans. La société marocaine est parfaitement divisée en classes, qui se distinguent très nettement les unes les autres et qui, au surplus sont parfaitement heureuses de leur sort respectif.

Au bas de l'échelle sociale ; les souches inférieures mi-captives, mi-domestiques, qui se libèrent moralement de jour en jour, et de la servitude évoluent vers le service salarié.

Puis le peuple : agricole, pasteur, ouvrier, en corporation ou non.

Puis, la bourgeoisie, commerçante ou rurale.

Enfin au plan supérieur, les " gens du Makhzen ", administrateurs du Pays, et les " gens d'Eglise ", soit de lignée (Chorfa), soit de science (ouléma), soit de cléricature et d'affiliation mystique (marabouts).

Or ces classes ne sont pas des castes : elles ne sont pas rigoureusement fermées. L'économie générale du système permet à toute individualité de mérite de s'élever du peuple vers l'aristocratie rurale, vers la professorat, la judicature, ou la fonction makhzen. Nous en avons des exemples, tous les jours, sous les yeux. Nous devons d'ailleurs appliquer tous nos soins à conserver cette souplesse du régime, en évitant de cristalliser les gens et les familles en place, car c'est apparemment cette heureuse ascension d'individus de choix, qui fait que cette société reste ordonnée et équilibrée, et que chaque classe, dégagée des ambitieux qui peuvent trouver place ailleurs et s'élever, s'estime heureuse de la condition qu'Allah lui a faite.

Sous ces réserves, on voit donc qu'il est de notre devoir, comme de notre intérêt, en portant nos efforts sur la restauration intellectuelle de la société marocaine, de ne rien bouleverser de son armature et des ses traditions, de donner à toutes les classes le " pain de vie " spécial, dont elles ont besoin, et de diriger l'évolution de chacune d'elle dans son propre plan,

Il y a ici, comme en tout pays, un prolétariat manuel. Les fils d'ouvriers, de cultivateurs, de pasteurs, de pêcheurs, sont l'objet de la plus vive sollicitude du Protectorat. Ils ont leurs écoles primaires à tendance professionnelle, agricole, pastorale, maritime ; suivant les régions. On a créé et on développe pour eux le préapprentissage et l'apprentissage. Ils ont déjà et ils auront plus encore à l'avenir des écoles professionnelles, de moyen et de haut degré. Ils ont leurs écoles franco-arabes, dans la plaine franco-bérbères dans la montagne. Et chaque jour amène son amélioration.

Mais nous n'avons pas au Maroc de prolétariat intellectuel. Y-aurait-il vraiment quelque avantage à en créer un, tant dans l'intérêt de la société marocaine que dans la sécurité de la domination française ?

Non évidemment. Notre œuvre de haute rénovation intellectuelle doit donc porter uniquement sur les cadres traditionnels de cette société, sur la bourgeoisie commerçante ou rurale, sur les fonctionnaires du Makhzen, sur les gens d'église ou d'université, en un mot sur l'élite. C'est là que nous pourrions trouver et développer les qualités morales : conscience, volonté, autorité, caractère, esprit de décision, mesure, jugement, qui font défaut à ceux qui n'auraient pour eux que d'avoir été des " bêtes à concours ", si brillantes soient elles. Une classe de lettrés, sans passé, sans assises, sans expériences, sans traditions, accessibles à toutes les tentatives, voilà le danger ici.

Donc, pas de préoccupations d'effectifs scolaires. Ne fabriquons pas d'année à année, à promotions continues, pour leur malheur, pour celui de la société marocaine et pour celui de notre " imperium ", de ces hommes, chez qui l'instruction développe des goûts, des besoins, des aspirations, qu'il serait absolument impuissants à satisfaire par leurs propres moyens et qui ni le Protectorat ni le Makhzen, ni la colonisation, ni l'économie marocaine, ne leur permettraient de réaliser. Dès lors, comment douter que ces facultés sans emploi ne s'exercent au détriment des leurs. Ou ne se retournent contre nous ?

C'est pourquoi il est impossible d'émettre une autre conclusion que celle-ci : c'est dans l'élite sociale, admise, respectée et aimée par le peuple, qu'elle gouverne par toutes les puissances de la religion, de la science, du prestige, de l'administration, et de la fortune, d'où elle est sortie d'ailleurs et d'où elle tire journallement et sporadiquement d'excellents éléments de reconstitution, c'est dans cette oligarchie, dis-je, dans cette élite sociale, que nous devons recruter presque exclusivement notre clientèle scolaire des Collèges Musulmans et des Ecoles de fils de Notables.

Je dis " presque exclusivement " pour donner satisfaction, si l'on veut, à certains esprits généreux de France, dont, à vrai dire, la compétence est moindre que le zèle égalitaire ou la flamme humanitariste, mais surtout pour rester, je le répète, dans la tradition marocaine elle-même, et permettre l'ascension des enfants du peuple, particulièrement intelligents, laborieux, et vraiment marqués au front pour entrer dans l'élite. Ceux-là, couvés à petit nombre, nous en aurons toujours le placement et ils seront sans danger pour nous et tout honneur pour le Maroc.

Je m'assure que ces méthodes ne nous donneront aucune déception, ni politique, ni sociale.

Sur les Anglais, qui, après l'Egypte, verront, à la prochaine

génération, l'Inde leur échapper, un colonial éminent, Joseph Chailley, a écrit : " Quand ils ont commencé à associer les hommes du pays de l'Inde à leur œuvre administrative, ils ont, à l'imitation des Mongols, choisi leurs auxiliaires parmi les puissants du jour : aristocratie ou gentry, Musulmans et Hindous. Mais lorsque, pénétrant plus avant dans le détail de l'administration, ils ont souhaité tirer de leurs collaborateurs indiens un concours plus efficace, ils ont, au lieu de la situation sociale, adopté un autre critérium : les talents et les connaissances attestées. Nul européen ne songera à les blâmer. C'est une pratique qui se justifie et qui leur est familière.

" Et toutefois, les Anglais, entre tous les peuples, qui s'adonnent à la colonisation, auraient dû hésiter, avant d'adopter ce critérium. Ils n'avaient qu'à considérer ce qui se passe dans leur pays et la place énorme qui longtemps y fut laissée au privilège de la naissance. S'ils avaient fait ce retour sur eux mêmes, c'est probablement sous un autre angle qu'ils auraient vu les choses de l'Inde ".

Cette expérience n'est pas à dédaigner. Tirons-en profit. Ne créons pas des aigris, des mécontents, des déclassés. Restons les maîtres de l'avenir, en unissant l'élite sociale et l'élite intellectuelle, c'est-à-dire en réservant, sauf exception, les hautes disciplines de l'esprit aux seuls cadres de la Société marocaine, à ceux-là même qui pourront les assimiler et utiliser. Pour restreinte qu'elle soit, c'est manifestement la tâche de notre génération. *Sufficit dñei militia sua.*

En tout cas, vu sous cet angle, le recrutement du Collège Musulman est facile et lui assure aujourd'hui, dans les classes dirigeantes de la ville, un prestige et une sympathie considérables. Toutes les grandes familles de Fez y sont représentées, à l'heure actuelle : les Fassi, les Mokri, les Tazi, les Lahlou, les Guessous, les Sebti, les Skalli, les Bennani, les Bennaoui, les Berrada, les Bou-Jida, les Hadjoui, les Mekouar, les Ben-Djelloun, les Ben-Choukroun, les Ben Abd-el Jelil, les Bel Qadi, les Ben Fattah, les Ben-Sliman, les Ouazzani, les Laraqi, etc... C'est incontestablement la fleur de l'élite fassi, et mieux que toute assertion, cette clientèle scolaire de fils de Chorfas, de marabouts, de hauts fonctionnaires, de gros commerçants et propriétaires terriens prouve combien le Collège a poussé de profondes racines dans la bonne société locale.

Il n'est pas jusqu'aux protégés et censeux étrangers (Anglais, Espagnols) qui ne nous envoient leurs fils, frères ou neveux. On en compte une dizaine.

à ce maintien que tend la création des Collèges Musulmans. Il faut nous raffermir dans ce principe, qui a une valeur absolue.

Ici encore l'expérience des Anglais dans les Indes et en Egypte doit nous servir. Un de leurs meilleurs administrateurs de l'Inde, sir Henry Cotton, avait aperçu cette vérité. Il souhaitait " des Orientaux qui, ayant été pénétrés à fond par la civilisation occidentale, eussent en même temps cette qualité de n'avoir rien perdu des traditions de leur passé ". Mais ses souhaits n'ont pas été suivis, et il n'est pas douteux que ce sont des étudiants et diplômés Egyptiens ou Hindous d'Oxford, de Cambridge et de Londres ; de Toulouse, de Lyon, de Montpellier et de Paris, qui mènent le mouvement antianglais dans leurs pays respectifs. Mêmes conclusions, sur une plus petite échelle, pour nous, en Tunisie.

Il est avéré que ces jeunes hommes indigènes, qui traversent la crise de leur puberté intellectuelle en Europe, se déclassent complètement de leur milieu natif. La plupart d'entre eux y perdent leur foi, leurs traditions, leurs coutumes. Ce qu'ils en gardent n'est plus qu'une vaine et hypocrite façade, qu'ils utiliseront plus tard comme programme politique ou nationaliste. Ils entendent en Europe, dans les Universités, dans les cafés, sur les places, dans les réunions publiques, dans les Lignes, des théories échelonnées, qu'ils prennent comme argent comptant, et qu'ils ne raisonnent pas, n'ayant pas nos qualités traditionnelles d'équilibre et de mise au point.

Ainsi donc : sortis de leur maison ancestrale, la porte se ferme sur eux, et c'est fini, elle ne se rouvrira plus. Ils seront toujours des étrangers aux yeux de des leurs, et eux-mêmes ne veulent, ni ne peuvent y entrer.

Mais chez nous, en Europe, et surtout en Afrique, on ne les accueille pas, sauf exceptions, dans notre société, *dans nos familles*, malgré leurs goûts, leurs sympathies, leurs nouvelles mœurs, leur adaptation. Ils restent des étrangers à notre porte, qu'ils heurtent vainement.

Ces dangereux résultats seront évités en très grande partie, si nos jeunes marocains font leurs études secondaires et supérieures, sur place, encadrés dans leur milieu, et fidèles à leur passé. Et rien ne peut faire plus de plaisir à leurs familles.

Ces constatations m'amènent à une conclusion pratique. L'an dernier, à Rabat, il m'avait paru, tant pour hausser le prestige de notre diplôme de fin d'études secondaires que pour attirer à nous une clientèle scolaire de choix, qu'il y avait intérêt à demander l'assimilation de ce diplôme au baccalauréat.

Ici, à Fez, avec plus d'expérience, j'ai changé radicalement d'avis. Notre diplôme a, dans notre petit monde d'étudiants, sa valeur admise, consacrée : elle lui suffit. D'autre part, le recrutement de notre collège s'effectue sans peine et dans les milieux que nous désirons. Cette assimilation ne présente donc aucun intérêt.

Elle présenterait en revanche le grand inconvénient de s'offrir comme une tentative à nos jeunes gens pour aller se faire inscrire dans les Facultés, surtout de droit, de France et d'aboutir à la création d'une classe d'avocats sans cause, de juristes et d'hommes de loi, inutilisés et inutilisables, de journalistes sans emploi, recrutés tout désignées pour l'armée de la jalousie et du désordre. Donc pas d'assimilation. L'assimilation, c'est l'introduction, ici, chez les marocains, du baccalauréat et de ses méfaits.

Ce n'est pas dire, pour autant, que nous devons fermer hermétiquement la porte du baccalauréat aux étudiants qui voudraient, malgré tout, la franchir. Nous ne le devons pas, et au surplus nous ne le pourrions pas. A ceux d'entre eux qui feraient entendre des réclamations, il sera facile de répondre : " Faites comme vos camarades français, ou même israélites (et de ceux-ci ils sont facilement jaloux). Allez dans les Lycées et Collèges français de Fez, de Meknès, de Rabat, etc... Ils sont ouverts à tous. Au surplus, si vous avez votre diplôme d'études secondaires, une simple année d'études au Lycée vous suffira pour vous perfectionner, et passer la première partie du baccalauréat. Vous aurez les mêmes titres que vos camarades français. A mérites et à titres égaux, droits et avantages égaux ".

Cette soupape suffira pour le très petit nombre des aventureux : le plus grand nombre restera au Maroc, satisfait de ses études, de son acquis, et de son sort.

Donc, gardons notre jeunesse marocaine au Maroc même, et ne faisons fléchir la règle que pour les étudiants techniciens, et scientifiques à but bien déterminé (Ecoles supérieures d'agriculture, d'électricité, de mécanique, d'industries diverses).

3. — *Un esprit confessionnel.* — Il m'apparaît que si le Collège Musulman doit être le studieux asile de la jeunesse intellectuelle marocaine, éprise de " gay savoir ", il doit, au même titre et plus encore, se présenter comme une parfaite maison d'éducation, d'une haute tenue morale, respectueuse et, plus encore, ami de croyances religieuses; en un mot et à peu de choses près, comme un établissement confessionnel. La neutralité ordinaire de nos écoles ne suffit pas ici.

Il est avéré en effet que, dans un collège, les professeurs anti-religieux ou simplement areligieux, si respectueux de la neutralité qu'il soient et désirent être, peuvent difficilement se dédoubler d'une façon parfaite. Leurs idées personnelles percent plus ou moins dans leur enseignement. La constitution de la bibliothèque générale, par exemple, ou des bibliothèques de classe sont facilement la preuve d'une partialité involontaire. Inconsciemment ils se laissent tenter par l'achat des auteurs qui leur sont chers et qui répondent à leur idéal secret, mais dont les théories constituent, au point de vue religieux, un poison dangereux pour de jeunes esprits, encore sans défense.

Or, dans nos établissements scolaires de France, une certaine réaction et mise au point est possible, et de fait se produit ordinairement. Tout d'abord, les familles surveillent peu ou prou l'enseignement du professeur; n'y aurait-il qu'un père de famille par classe à suivre attentivement les leçons et les devoirs de son fils, il s'aperçoit assez facilement, le cas échéant, du caractère tendancieux de l'enseignement du professeur, et si la mesure est dépassée, il intervient, soit auprès du professeur lui-même, soit auprès du proviseur, soit de tout autre façon. L'étudiant lui-même, au moins vers un certain âge, est capable de réagir, si l'enseignement choque trop vivement ses croyances. Ses protestations, si discrètes qu'elles soient, imposent en quelque sorte au maître le redressement nécessaire. Elles le contraindront en tout cas à plus d'impartialité.

Et enfin et surtout, c'est l'ambiance même, où vit l'étudiant, qui produit la réaction. On sait, entre Français, ce que parler veut dire. Un enseignement, si outré qu'il soit, est remis entièrement au point par l'élève dans un contact journalier avec sa famille, ses amis, son voisinage, ses relations diverses. Toute exagération est vite ramenée à des proportions plus justes dans notre milieu, si pondéré, si équilibré.

Or, rien de tel ne se produit dans la société musulmane. Le père de famille, dénué de culture française, ne peut ni suivre, ni contrôler l'enseignement donné à son fils. Ce fils lui-même, véritable terrain vierge, reçoit passivement toutes les semences qu'on dépose dans son esprit, non averti, avide de toute culture française, et incapable, dans sa jeunesse intellectuelle et dans sa respectueuse déférence de porter un jugement, sérieux et droit.

Quant à la réaction de l'ambiance, elle est nulle. Sorti, le soir, du Collège français, l'enfant retombe dans son milieu complètement arabe, où les soucis, les préoccupations du jour, les conversations de la famille, de l'amitié, ou du voisi-

nage n'ont plus rien de commun avec l'enseignement du Collège. Aucune mise au point n'est possible dans ces conditions.

Ce serait donc une véritable trahison, involontaire si l'on veut, mais trahison quand même, que de se confiner dans les limites de la neutralité si rigoureuse, si attentive qu'elle soit. Les parents nous donnent leurs enfants, les enfants viennent à nous, la société marocaine consent à cette expérience avec la volonté très arrêtée que notre culture française ne sapera ni directement ni sourdement la culture musulmane, qui s'entremêle à elle, et c'est notre devoir le plus strict, dans ce contrat, ordinairement tacite, et quelquefois même ouvertement énoncé, de répondre loyalement à cette confiance, je veux dire d'inspirer notre enseignement, non seulement d'une parfaite neutralité, non seulement d'un profond respect, mais même d'une sympathie réelle et visible pour l'idée et pour la pratique religieuse. Un affaiblissement de la morale islamique entraînerait certainement chez eux une dissociation de l'édifice social. Ne faisons pas délibérément, ni sournoisement de brèches dans leur idéal. L'esprit critique, que nous développons chez eux n'en créera peut-être que trop.

Spécifions, pour déterminer nettement notre pensée, qu'il ne s'agit nullement de transformer les Chaires françaises de nos collèges en organismes d'apostolat musulman. Ce sera l'œuvre des professeurs marocains, dans la mesure où ils le jugeront utiles ; et comme ils ont été choisis parmi les savants les plus éminents et les plus vénérés de Qaraouiyne, on peut s'en rapporter à eux, pour que l'orthodoxie et le dévouement y trouvent leur compte.

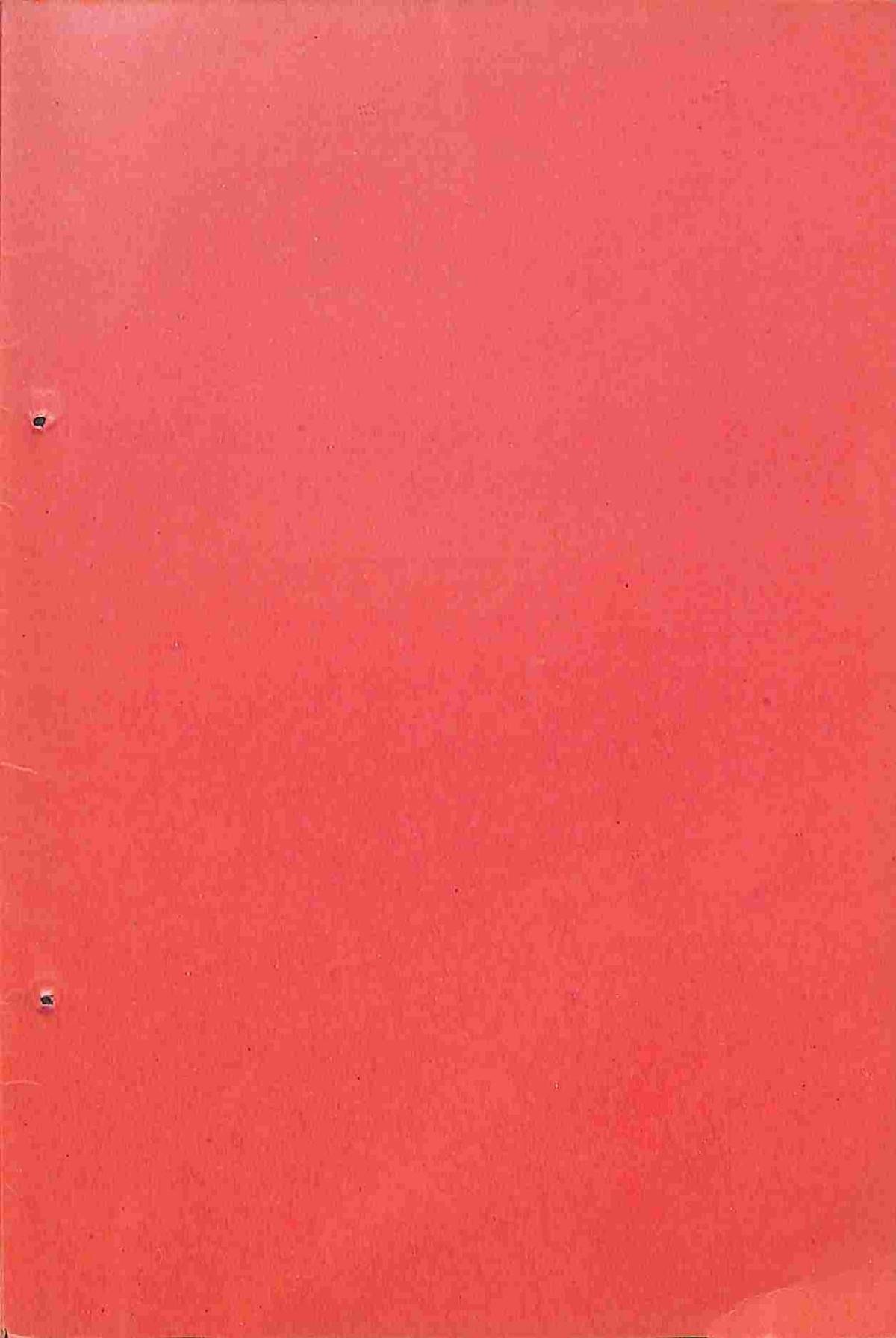
Sans avoir à faire un enseignement de morale spécial, nos professeurs doivent renforcer l'enseignement religieux des maîtres musulmans, de toute la forme des principes élevés et des règles de conduite de notre civilisation. On peut toujours prêcher, de parole et d'exemple, la loyauté, la charité, l'effort et la régularité dans l'effort, le respect de soi-même, l'ordre, le travail, l'économie. La morale naturelle est un terrain où toutes les morales religieuses se rencontrent, mais gardons-nous à tout prix, de dissocier cette morale naturelle de la morale religieuse. L'une et l'autre sont intimement liées dans l'Islam.

Je conclus. On pourra exalter, à nos dépens, comme il a été de mode un certain temps, les systèmes éducatifs anglo-saxons, les méthodes pratiques, positives, expérimentales des Américains, la pédagogie des Germains. Rien ne vaut, j'en ai la conviction intime, et bien des étrangers qui sont passés par ici, ne sont pas loin d'en être persuadés, rien ne vaut par delà les mers et pour les indigènes notre vieille culture française, fille du génie latin, si humaine, si accueillante à tous, si compréhensive, si souple. Mieux que toute autre, elle peut discipliner ces esprits charmants, mais irréguliers, généralement positifs et pondérés, mais souvent incroyablement fantaisistes, vraiment doués de l'instinct de la ruche et pourtant dangereusement individualistes à leurs heures. Par elle, nous leur donnerons les deux qualités qui leur font tant défaut : *l'esprit de précision* que la méchante fée oublia à leur berceau et dont la carence gâte tout le reste ; l'effort ou plutôt la *constance dans l'effort*. Ordre et précision dans la pensée, régularité dans le travail, voilà bien des qualités complémentaires qu'ils doivent trouver dans la famille française et que notre culture peut leur procurer facilement.

Quant à la flamme apostolat, est-il besoin de l'attiser chez nous ? Elle brille toujours en France, dès que nous avons un idéal commun.



IMPRIMERIE DU SERVICE
DES
RENSEIGNEMENTS



IMPRIMERIE DU SERVICE
DES
-- RENSEIGNEMENTS --